**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 50 (1912)

Heft: 31

Artikel: Celle que j'aime
Autor: Rochard, Emile

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-208844

## Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

## **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

parce qu'on vous connaît, vous, tandis que (et ici le front de l'orateur se rembrunit) tandis qu'on ne sait pas qui sera l'autre..., l'autre... enfin, celui qui vous remplacera... »

A ce cri du cœur, un bon rire secoua M. Marc Ruchet et toute la tablée. V. F.

**Ultimatum**. — Un jeune homme fréquente depuis quelque temps une famille où il y a une fille charmante, à marier.

Mais le visiteur ne se déclare pas.

Il se rencontre l'autre jour au lien de son pélerinage avec un ami de la famille et ils se retirent ensemble.

Alors, dans l'escalier, ce dernier demande à

brûle-pourpoint au jeune homme!

— Depuis que vous venez dans la maison, vos intentions doivent être fixées, jeune homme. Voyons, que désirez-vous, la main de la fille ou... le pied du père?

#### CREBLLIET ET LO MAIDZO

REBLLIET n'ein valiâi pas dou bon, pas pi la quuva de ion. Lè dzein desant pè lo velâdzo: « Foudrâi bin dâi Creblliet po fére on hommo de sorta ». Et l'avant pardieu bin réson.

Lè cougnessăi tote que le boune. Vo fasăi bin bon asseimblliant po avâi oquie de vo et vo z'arâi quasu met dein sa catsetta; mâ quand faillâi payî, l'ètâi su que vo tsertsîve onna nieze po pas avâi fauta de vo montrâ la couleu de son erdzeint.

L'è principalameint âi mâidzo qu'ein fasâi quauqu'ene. Quand l'ètâi malâdo, savâi tellameint vo z'eimbobinâ que l'homme de l'art, quemet lè z'appelâve, vegnâi tot parâi po coudhî lo soignî on bocon. Mâ, quand l'ètâi guiéri, po payî: bernique! ie preteindâi que l'arâi êtâ pe rîdo sauvo se n'avâi min z'u de remîdo. Et cein bourlâve noutron docteu, que l'ètâi onna brava dzein.

On coup, vaitcé que la fenna à Creblliet, la Crebllietta, vint bin malâda, que l'a faliu chautâ vè lo mâidzo.

— Eh! mon Dieu! venî vito, monsu *l'homme* de l'art, vère ma poura fenna, que l'è binstout

fotia, que dit Creblliet.

— Vâ! vâ! deman! lâi repond lo mâidzo, que l'ètâi avoué dou z'ami, et pu, quand sarâi guérya, sarî payî avoué la mîma mounia que lè z'autro coup.

— Que na, fâ Creblliet, que l'avâi tot parâi pouâire po sa fenna. Per devant témoin, vo prometto cinquanta francs — et dinse lo vîlhio compto sarâ assebin fini — oï, vo prometto cinquanta francs — n'è pas rein — sâi que vo tiâvi ma fenna, sâi que vo pouâissi la guiéri.

Lo mâidzo sè décide dan, mâ, qu'a-te pu fére ; l'ètâi 'na maladî qu'on lâi vayâi gotta et, quieinze dzo aprî, l'a faliu einterrâ la Crebllietta.

L'affère d'on mâi, lo mâidzo reincontre Creblliet:

Eh bin! et mè cinquanta francs? que lâi fâ.
Quemet? Vo dâivo-io cinquanta francs?

— Quemet? vo daivo-lo cinquanta francs?
 — Binsu, du que i'é ètâ quasu tî lè dzo trâi coup po soignî voutra fenna, et que vo mè lè z'âi promet dèvant témoin.

L'è veré, so repond l'autro, vo z'é promet cinquanta francs, sâi que vo tiâvi ma fenna, sâi que vo pouâissi la guiéri. E-te pas dinse?

— Oï.

— Eh bin! l'âi-vo tiâïe?

— Na.

Adan, vo lâi-guiérya?
Na, l'ètâi trao tard.

— Eh bin! se vo n'âi ni tyâ ma fenna, et se vo ne l'âi pas guiérya, d'aprî noutra patse, vo n'âi rein à mè reclliamâ.

Lo mâidzo, que s'atteindâi pas à stasse, s'ein va adan tot motset eiu djureint, mâ on pou tard.

MARC A LOUIS.

#### CELLE QUE J'AIME

Celle que j'aime, m'aime-t-elle? A vrai dire, je n'en sais rien.
Mon cœur est comme une étincelle.
Le sien n'est pas... comme le mien.
Est-elle infidèle ou fidèle?
Je l'ignore complètement;
Tout ce que je puis dire d'elle,
C'est que je l'aime éperdûment...
Mais si vous croyez qu'elle est belle,
Vous vous trompez assurément!

N'allez pas la croire commune,
Vous vous tromperiez plus encor;
Elle en rend jalouse plus d'une:
La gentillesse est son trésor.
Ses yeux, doux comme un clair de lune,
Ont la clarté du diamant;
Son sein, que la gaze importune,
Plairait au sérail ottoman...
Mais si vous croyez qu'elle est brune,
Vous vous trompez assurément!
Aussi blonde que la Madone,
D'une Andalouse elle a la peau,

D'une Andalouse elle a la peau, Et ses cheveux, qu'elle abandonne, Flottent au vent comme un drapeau. Je fais tout ce qu'elle m'ordonne, Je l'aime par tempérament; Son rire argentin carillonne A mon oreille à tout moment... Mais si vous croyez qu'elle est bonne, Vous vous trompez assurément!

N'allez pas la croire mauvaise, Ce serait une grande erreur; Mais elle aime vivre à son aise, Et le bien-être est son bonheur. Pour peu que votre esprit lui plaise Et qu'elle y trouve un agrément, A raconter quelque fadaise, Le sien mettrà son enjoûment... Mais si vous la croyez niaise, Vous vous trompez assurément! Elle a de l'esprit comme quatre,

Quand elle veut bien en avoir, Et—ce qui fait qu'on l'idolâtre,—Elle a l'air de n'en rien savoir. L'existence,—cette marâtre—Elle l'ignore absolument: C'est pour elle comme un théâtre Où tout doit se passer gaîment... Mais en la croyant trop folâtre, Vous vous trompez assurément! Elle n'est pas non plus austère...

« Mais qu'est-elle, dites-le nous! »
— Quand bien même toute la terre
M'en supplîrait à deux genoux,
Je serais forcé de me taire
J'aime toujours fidèlement.

Si vous croyez que ce mystère, Je le dévoilerai gaîment, En croyant que je vais le faire, Vous vous trompez assurément!

(Paris-Théâtre.)

EMILE ROCHARD.

Oh! amour! — Elle. — Maintenant que nous sommes seuls, dis-moi quelque chose de bien doux!

Lui. - Miel!!!

# M<sup>me</sup> DE POMPADOUR ET ROUSSEAU

L E Conteur vaudois a publié, à l'occasion du bi-centenaire de la naissance de J.-J. Rousseau, une série d'extraits de ses œuvres. On nous permettra de reproduire aujourd'hui le curieux portrait que faisait de lui M<sup>me</sup> de Pompadour, dans une lettre peu connue:

« Je crois que le pauvre Rousseau est un peu fou, malgré tout son mérite; il a des idées si singulières, il écrit d'une manière si singulière et si arrogante, que je n'ai pas bonne opinion de sa tête; car la sagesse est simple, unie, douce et sociale. La folie de cet homme est d'être admiré pour sa conduite comme pour ses écrits. Il s'applique à être bizarre, bourru, grossier, avec autant de soins que d'autres à être amusans, gais et polis. Il y a quelque tems qu'ayant

appris qu'il était pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre il fallait user d'artifice, et donner le change à sa délicatesse, ou à son orgueil, comme vous voudrez l'appeler. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lui porta quelques cahiers de musique à copier. Il fit l'ouvrage, dont je n'avais réellement que faire, et on lui compta cent louis pour sa peine. « Non, non, c'est trop », dit le bourreau, « il ne me faut que douze francs ». Il prit donc douze francs, laissa le reste, et se renferma sur le champ dans sa caverne pour s'admirer et se caresser soi-même. Vous m'avouerez que voilà un original d'une nouvelle espèce. Les anciens cyniques méprisaient tout, l'or, la table, les plaisirs, et les rois, pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de ressembler à ces genslà, et n'en est que plus à plaindre. Les cyniques avaient grand nombre d'admirateurs, et ils avaient quelquefois la satisfaction d'insulter à des rois qui étaient assez bons pour les aller voir. Mais ce temps passé n'est plus, et je ne crois pas que jamais Jean-Jacques ait le plaisir de dire à Louis XV : « Ote-toi de mon soleil ! » Cependant j'admire son éloquence et la force de son style. J'ai fait du bien à des gens qui va laient beaucoup moins que lui, et je l'aurais obligé très volontiers s'il l'avait voulu. Après tout, cet homme-la n'est pas un auteur pour moi: il est trop sombre, toujours grondant, toujours mordant, toujours argumentant, et cela ne me plaît pas. Il me faut une philosophie aimable, douce, touchante, sans raisonnemens alambiqués, sans argumens d'avocat, et surtout sans mauvaise humeur. N'êtes-vous pas de mon

Plus facile à trouver. — C'est un vrai supplice, par le temps qui court, que de chercher un appartement. Depuis plus de deux mois, Mme "arpente la ville en tous sens, gra<u>vil des</u> escaliers à perte de vue, en quête d'un logis. La maison qu'elle habite va être démolie. C'est donc dire que cela se passe à Lausanne.

Elle vient de visiter un appartement — le sixième de la journée — mais, pour diverses raisons qu'elle ne peut ou veut indiquer, elle ne se décide pas.

— Je crains qu'il ne plaise pas à mon mar, fait-elle à la concierge, qui la reconduit.

— Madame fera ce qu'elle voudra; mais pom sûr, à ce prix-là, Madame trouvera plus facile ment un autre mari qu'un appartement!

# « DERNIÈRE NOUVEAUTÉ »

L est bien tard, semble-t-il, pour parler en core de l'effroyable catastrophe du *Titanic* 

La chronique s'est enfin tue sur cet événement mémorable. Ce n'est point trop tôt, certes. Elle s'en est copieusement alimentée pendant quelques semaines, trop copieusement, même, i l'on songe que la nécessité de satisfaire l'insatiable, cruelle et malsaine curiosité du lecteu est sa seule excuse d'une telle débauche de détails, que l'on assaisonnait à plaisir et sans grant souci de vérité de tout ce qui leur pouvait donner ce caractère « sensationnel » indispensable aujourd'hui. Comme si le simple fait, par lu même, dans toute son horreur, n'était pas su fisant. Il faut du sang et des cadavres au let teur; c'est à ce prix qu'il trouve de l'intérêt son journal; c'est ce qu'il lui demande déchange du sou ou des deux sous qu'il le pai

Mais voilà que le négoce, moins scrupulet et plus cynique encore que la chronique, s'e emparé de cette catastrophe, l'a faite sienne bat monnaie, sans vergogne, avec la légitimé motion qu'elle a causée.

Nous ne parlons pas des reproductions, des sins et peintures, d'une fidélité plutôt douteus qu'on a faites de ce naufrage, sur la foi des recits de rescapés ou de témoins: c'est monnai